

Portrait

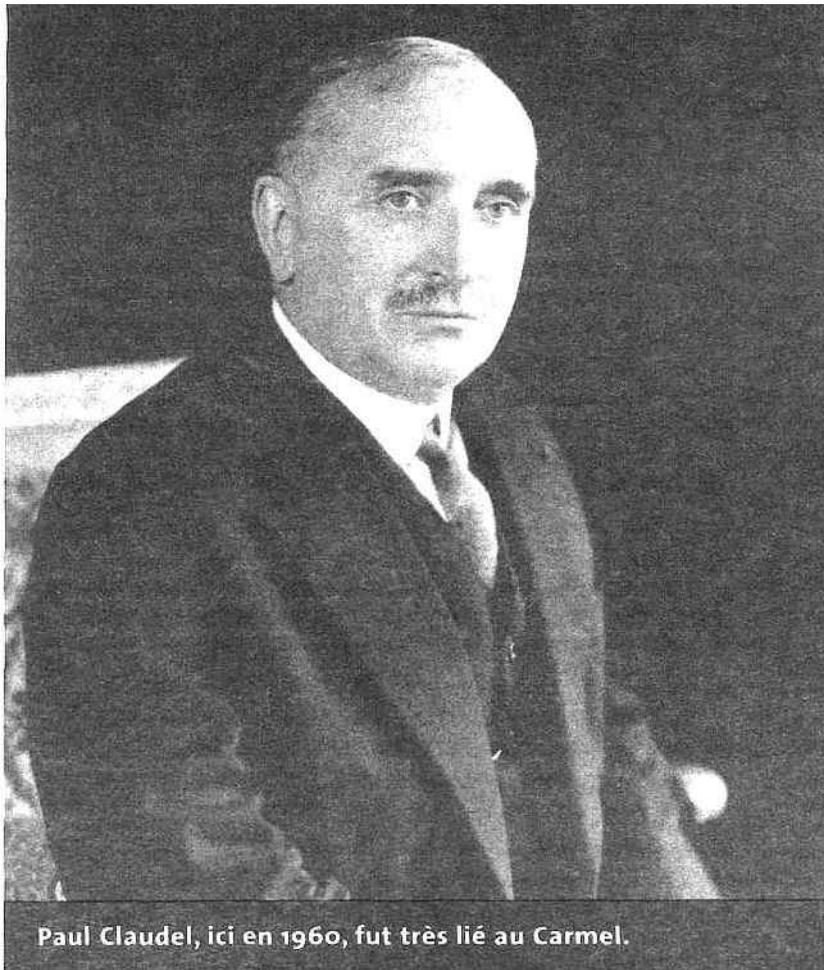
Paul Claudel, et son magistère poétique

*Quatre ans après
le cinquantenaire de
sa mort, la Correspondance
de Paul Claudel avec
les ecclésiastiques de
son temps permet de saisir
combien l'écrivain imprégna
le clergé intellectuel
de France de son temps.
Ainsi L'Annonce faite à
Marie opéra maintes
conversions et Claudel,
exerçant une sorte
de magistère poétique,
fut à l'origine de nombre
de vocations.*

grette que « certaines sévérités ». (Lubac, qui était loin d'avoir atteint les derniers degrés de l'humilité, estime que l'accord de Claudel avec lui n'était rien moins... qu'un signe de l'action du Saint-Esprit dans l'Église).

Une œuvre présente dans les collèges religieux

Le père Xavier Tilliette, sj, a raconté par ailleurs (2) sa découverte directe de l'œuvre de Claudel lorsque les élèves du juvénat de la Compagnie replié durant la dernière guerre à Villefranche-sur-Saône, y jouèrent, à la manière d'une tradition bien établie, *L'Annonce faite à Marie*, puis *L'Otage*. Ce souvenir d'un grand claudélien du monde ecclésiastique donne la mesure de ce que fut l'imprégnation du monde catholique par l'œuvre du poète de Brangues, que l'on a de la peine à imaginer aujourd'hui. Car ces représentations se pratiquaient dans bien des collèges et des maisons religieuses. Claudel qui s'extasia naïvement du fait que *L'Annonce* « qui a été jouée actuellement dans tous les pays et dans toutes les langues du monde », l'a



Paul Claudel, ici en 1960, fut très lié au Carmel.

Abbé Claude Barthe

« J'ai toujours eu l'Église dans le sang » (lettre à l'abbé Massin). La *Correspondance de Paul Claudel avec les ecclésiastiques de son temps. Le Sacrement du monde et l'intention de Gloire*, publiée par Dominique Millet-Gérard (1), montre de manière saisissante comment celui qui n'oublia jamais qu'il ne lui avait pas été permis de devenir prêtre, comme moine de Ligugé (« à un moment donné, j'avais espéré que l'honneur m'écherrait d'élever l'hostie » : écrit-il à l'abbé Mornet), exerça sur le clergé intellectuel de France de son époque une espèce de magistère poétique. Pour quelle ou pour quelles raisons ?

Même si nombre de ses prises de position en faisaient grincer plus d'un (on lit par exemple, les lettres d'un capucin parisien

qui défend avec ténacité le doux Maritain dont Claudel ne cesse de se moquer cruellement), personne au sein de ce corps ne lui contestait ce « magistère ». Le père Congar n'émettait ses réserves à propos de l'interprétation biblique claudélienne qu'au second degré, au sein de louanges très senties. Quant au père de Lubac, il ne rété aussi « *dans je ne sais combien de maisons religieuses* », auprès de Mgr Fontenelle, qui sera à deux doigts de parvenir à ce que soit donnée une représentation abrégée de *L'Annonce* devant Pie XII. Et d'évoquer les miracles de conversions que ces représentations ont effectivement produits.

Historiquement, on ne saurait comparer cette implication d'un auteur dans les choses ecclésiastiques et l'écho en retour du monde clérical, qu'à ceux de Louis Veillot – dans un contexte et selon des

modalités très différentes. Très différentes, encore que le tempérament extraverti de ces deux écrivains-pour-curés soit très semblable. Cette correspondance livre en effet du Claudel à l'état brut. Et les linguistes de l'Université, qui se délectent de l'étude des « champs sémantiques », pourraient étudier ici les « champs de ponctuation », avec notamment l'usage enthousiaste, scandalisé, assassin, etc., du point d'exclamation, qui va jusqu'à évacuer et même remplacer l'aussi peu claudélien que possible point d'interrogation. On croit d'ailleurs entendre dans le rythme des phrases qui sortent de la plume, le grondement de sa voix. Contre la nouvelle traduction latine « cicéronienne » du psautier (qu'a voulue Pie XII) : « *Moi, qui depuis 50 ans vis de ce latin incomparable [celui de la Vulgate de saint Jérôme], on veut m'arracher le sein de ma mère, pour m'alimenter avec quelles fabrications pédantesques !* ». Ou contre l'œcuménisme, qui pointe une oreille encore timide : « *Peut-on imaginer quelque chose de plus idiot et de plus vil que cette doctrine de la réincarnation où crouissent des millions d'êtres humains, qui se ravalent volontairement au niveau de la brute !* ».

Ce Claudel-des-curés n'est pas « progressiste » : la volumineuse (et contrastée) correspondance avec le père Maydiou, op, directeur de *La Vie intellectuelle*, traite du désaccord de Claudel avec Mauriac et Maritain sur la question de la guerre d'Espagne. Mais ses échanges avec le père de Tonquédec (qui est au reste plus « progressiste » que Claudel en exégèse), montrent, s'il en était be-

soin, que Claudel-l'ambassadeur n'est nullement du côté des « intégraux ».

Une correspondance précieuse

Côté « progressiste », la correspondance entretenue avec l'un des plus claudéliens parmi les jésuites, le père François Varillon, une des grandes personnalités littéraires et spirituelles de la Compagnie après la dernière guerre, constitue l'un des ensembles les plus intéressants de ce recueil. Il faut le lire à la loupe en raison de la personnalité complexe de cet esprit de haut vol, progressiste et auteur mystique à la fois qui, d'une certaine manière, s'annexe un Paul Claudel, non moins complexe que lui dans la mesure où il est « de droite » et anti-droite en même temps, mais dont les contradictions ou nuances sont bien plus naïvement exprimées que celles du jésuite lyonnais. Le père Varillon soutient l'exégèse spirituelle du poète, comme le père de Lubac, pour des raisons dont les enjeux échappent d'ailleurs à Claudel (Varillon rejette l'apologétique « scolastique » au nom du « retour aux Pères de l'Église »), mais il le fait sans aucune réserve. Au reste, un des grands intérêts de cette correspondance est dans les nombreux échos de la bataille sans répit menée à sa manière par le poète en faveur de la redécouverte du « sens spirituel » de l'Écriture (manière attaquée par le père Dubarle, défendue par le père Chrétien [3]). Dominique Millet-Gérard, qui avait participé à l'élaboration du monumental recueil des textes claudéliens concernant la Sainte Écriture, *Le poète et la Bible* (4), en deux volumes de près de deux mille pages chacun, a patiemment mis à jour la face de communication, comme on dirait aujourd'hui, qui correspond à cette part de l'œuvre claudélienne. Il s'agit pour lui, contemporain de la victoire apparemment sans ap-

pel de la méthode historico-critique, non seulement de faire son profit spirituel d'une littérature ancienne, patristique et médiévale qu'il fréquente dans les éditions de Migne, mais de renouer aujourd'hui même avec la pratique directe du « sens spirituel ». Claudel ne se contente pas de relire les Pères et les commentateurs du Moyen-Âge, ni de soutenir ceux qui font connaître leurs commentaires (en donnant par exemple une préface à l'*Abraham* du père de Monléon), il s'emploie lui-même à poursuivre dans la direction qu'ont tracée saint Grégoire et Raban Maur, après

“Claudel suit la direction tracée par saint Grégoire.”

s'être imprégné de leurs thèmes et de leurs méthodes. Et chaque fois qu'il aborde le thème dans ses lettres, il revendique le droit du poète chrétien – son droit à lui, Prince des poètes chrétiens – de procéder à cette lecture éminemment poétique avec tout son flamboyant gé-

nie, dont fait d'ailleurs partie la conscience non moins flamboyante qu'il en a.

Avec les femmes

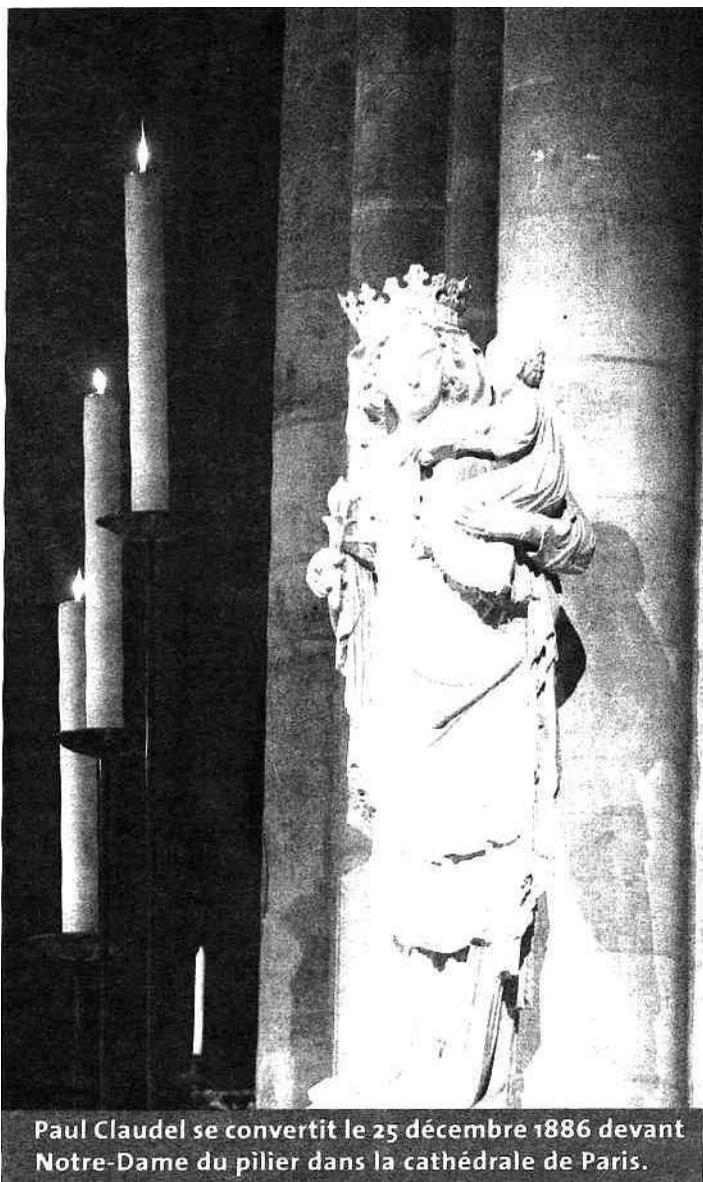
Les femmes d'Eglise ont aussi une grande place. On trouve ainsi les lettres de filleules spirituelles, telles celles de la sœur Marie-Agnès du Sarment, du bé-

guinage de Bruges, auteur de cinq ouvrages sur son « parrain ». Ou encore, les lettres de sœur Jeanne de l'Enfant-Jésus, carmélite à Cholet puis à Tokio, qui rappellent – longuement, car les religieuses tenues au silence sont souvent fort bavardes par écrit –, les liens de Claudel avec le Carmel en général et celui de Cholet en particulier (liens qu'il partageait avec Maurice Denis).

Instrument de conversion

Les plus étonnantes parmi les correspondances sont cependant celles qu'il entretenait avec des prêtres ou des religieux qui lui faisaient des confidences spirituelles personnelles, lui demandaient conseil, lui parlaient de leur vocation, rendaient grâce de ce qu'elles lui devaient. Au point que les lettres sont souvent de véritables et très émouvantes conversations spirituelles, prêtres et séminaristes demandant parfois pratiquement à l'auteur de *L'Annonce* de se prêter au rôle de directeur, ce qu'il fait, pour le coup, avec beaucoup d'humilité (qu'il soit humble ou vaniteux, au reste, il l'est toujours naïvement).

L'étonnement est d'autant plus fort, que les témoignages sont multipliés sur ce mode : par la découverte de vos livres « je dois à la seule Miséricorde de n'avoir pas



vu sombrer mon intelligence et ma foi », lui écrit un séminariste du Puy-de-Dôme. Votre œuvre « a secoué ma débile peur de vivre », lui dit un autre. Un autre lui explique que son chemin vers le baptême puis les ordres sacrés a commencé par une conversation sur un paquebot allant vers le Japon. Et ainsi de suite. Les attestations surabondent donc :

« Vous avez été pour moi, en toute vérité “un semeur de silence, un semeur d’églises, un semeur à la mesure de Dieu”. Vous avez créé de la musique en mon âme » (un séminariste avant son ordination) ; « Votre œuvre

est la seule, en littérature, qui m’ait accompagné à travers mes études, théologie comprise » (un professeur de séminaire) ; « C’est en lisant L’Annonce faite à Marie que je me suis converti à la vraie vie chrétienne » (un futur prêtre). On a même, avec le père Raymond Rodriguez, un échange réellement très singulier à propos d’une expérience poétique « passive » que décrit ce religieux, semblable à – ou faisant corps avec – une expérience mystique du même ordre. Grâce à Dieu, il s’agissait d’un religieux et non d’une femme mystique, car Claudel eût rangé le cas dans la catégorie du « mystico-dingo ».

“Claudel participe au ‘réveil’ catholique.”

Ce Claudel, qui avoue à l’un de ses correspondants qu’il a été mené au confessionnal par *Mon cœur mis à nu* de Baudelaire, n’est nullement surpris d’avoir mené des âmes vers le couvent ou les ordres sacrés par *L’Annonce*. Les manifestations de ce type sont si concordantes (« *C’est à vous que je dois le meilleur de mon sacerdoce* ») qu’elles indiquent en quel sens il faut chercher la réponse à la question sur l’influence ecclésiastique de Claudel.

Les raisons du succès

Le succès du Claudel de *L'Annonce* et des *Grandes Odes* pourrait être dans la sécheresse, et parfois le caractère primaire, de l'enseignement des séminaires et noviciats en matière de Sainte Écriture et de théologie spirituelle. Mais il y a surtout le fait que Claudel, de ma-

nière plus immédiatement assimilable par le clergé que les autres auteurs catholiques de l'entre-deux-guerres et des années cinquante, participe de ce « réveil » catholique qui redonne intellectuellement et littérairement droit de cité au catholicisme. Cela durant une grosse trentaine d'années, qui ne sont pas vraiment « trente glorieuses », mais « trente lumineuses » pour ce catholicisme qui, jusqu'à la Première Guerre mondiale, était assiégré et qui, après la Seconde, sera laminé. À l'usage des clercs, Claudel, comme Mauriac, Bernanos, Malègue, Green, mais beaucoup mieux qu'eux, a été l'auteur catholique de ce moment de grâce entre crise moderniste en amont et nouvelle théologie puis Conci-

le en aval. Avec de multiples différences et désaccords, ces écrivains sont d'ailleurs bien de la même race, race éteinte aujourd'hui, qui pouvait émettre le plus naturellement du monde des considérations de prédication chrétienne comme celle-ci : « *Ce qu'il y a de terrible dans le péché mortel, c'est que non seulement nous péchons en présence de Dieu, mais que nous faisons pécher en nous cette image de Dieu que nous constituons* » (lettre de Claudel au père de Menasce).

Oui, Claudel, homme de cette Église-là, auquel le très littéraire père Mambrino, lui aussi de la Compagnie de Jésus, écrivait au sortir des chantiers de jeunesse : « *Monsieur, je voudrais beaucoup plutôt vous dire : Mon Père, vous nous avez donné une nourriture de sang et de feu.* » ♦

Abbé Claude BARTHE

1. Éd. Honoré Champion : 1^{er} tome, 655 p., 95 € ; 2^e tome en 2 vol., 1227 p., 195 €. On trouve en fin de ce travail considérable des notices biographiques sur tous les correspondants de Claudel, un classement chronologique de ses lettres, et une série de précieux index.

2. Le jésuite et le poète, Éd. de Paris, « Cahiers du Roseau d'Or », 244 p., 25 €.

3. Voir également : Dominique Millet, « Claudel et le père Maydiou et La Vie intellectuelle », dans *La Prose transfigurée. Études en hommage à Paul Claudel*, Presses de l'Université [Paris-Sorbonne], 472 p., 24 €.

4. Textes présentés par Michel Malicet, Dominique Millet et le père Xavier Tilliette, s.j., Gallimard, t. 1 : 1910-1946, 1968 p., épuisé ; t. 2 : 1945-1955, 1968 p., 75 €.